

# Léo Ferré à Vaulx-en-Velin

*La dernière pour la route !*

« Je t'ai rencontré par hasard, ici, ailleurs, ou autre part, il se peut que tu t'en souviennes... ». Moi, en tout cas, je m'en souviens. Comme si c'était demain.

A vrai dire, j'ai la mémoire assez monstrueuse pour me souvenir de tout. Mais ce soir, on se contentera de quelques flash-back. Au passé pas tout à fait décomposé. Et ne m'en veux pas si je te dis « tu »... Prévert, tu connais.

Novembre 1959, il pleut sur la République (la place). Pour décor, l'Alhambra-votremusic-hall. Ça dégouline d'ors et de pourpres fanées. Sur la scène, y'a un type, avec une dégaine « rive gauche » qu'a pourtant enjambé la Seine pour chanter « Paname », une graine d'ananas qui dit merde à Vaulx-en-Velin, au Général, et à quelques particuliers, un franc-tireur qui crache sur la télé et les Rupins, un chansonnier hilare qui raconte les temps difficiles et singe les Parisiens-parisiens. Un bonhomme tendre et fraternel qui parle de son lapin-copain de gosse. Un artiste entier — comme on dit d'un cheval — à prendre ou à laisser. Dans la salle, des intellos, des bohèmes, Elsa et Aragon (qui s'appête à offrir douze de ses poèmes à la musique), mais pas le Tout-Paris. Et puis, au milieu d'eux, y'a moi, petit mec de quatorze piges, l'âge des certitudes, qui savoure, béat, pâmé, chaque mot, chaque note, comme un moment d'éternité. Sans même savoir qu'il vient d'apprendre la révolte. Fascination.

De l'A.B.C. à Bobino, en passant par les M.J.C. de banlieues, je ne vais plus te lâcher. Et sur le Teppaz crachant de mes frangines, je me ballade dans ton époque bleue. Presque fâché de découvrir que l'« Existait depuis La Bateau espagnol » et « L'île Saint-Louis ». Boulimie.

Un autre soir, vers 66. Bobino. Après un « Franco la muerte » vermillon, y'a ton Stenway qui se met à pianoter en rond, et tu balances soudain « Les poètes de sept ans ». « Il rêvait la prairie amoureuse, où des houles lumineuses, parfums sains, pubescences d'or font leur remuement calme et

prennent leur essor ! Et comme il savourait surtout les sombres chûses... ». Alors, brusquement, ça commence à pogner dans ma tête. « Vertiges, écroulements, dérôtes, et pitiés », Rimbaud, à l'école on n'apprend pas. Et une révélation pareille, ça secoue, ça change la couleur de la vie, ça fait des arc-en-ciel pour les saisons grises. Je suis Lazare. Ivresse. Après Aragon et Timbaud, la grande initiation continuera avec Verlaine, Baudelaire, Apollinaire. Quelle fête !

« Aux copains « filipachisés » du secondaire j'ai rarement osé avouer ces élans vaguement anachroniques. Alors, imagine un peu la tronche que j'ai faite lorsqu'autour de 68 je les ai vus (eux ou d'autres — se pointer aux galas libertaires de la Mutualité. Ces soirées quasi mystiques où, dans le sombre flamboiement des bannières noires — comme le désespoir — le président de la fédé anarchiste, Maurice Joyeux, improvisait des haran-

gues pas vraiment tristes. Ces vieux lycéens avec leur clarks éculés, leurs caracos de velours noir, leurs bruantesques écharpes rouges, je les ai regardés comme on regarde des vautours. J'avais envie de leur expliquer — surtout après un certain mois de mai — que le train dans lequel ils venaient de sauter, y'a belle lurette qu'il roulait sur ta voix, Ferré. Et que cet albatros, claquant du bec pour clamer son amour du « Paris de Nanterre et de Cohn-Bendit, qui s'est levé avec l'intelligence » n'avait rien d'un opportuniste ou d'un récupérateur. Enfin, ils étaient là... Ton public avait d'un coup rajeuni de vingt ou trente ans. Toi aussi. Tu t'es branché sur la pop, t'as tordu le cou à la rime, t'as ressorti tes textes en prose de leurs tiroirs (« Préface », « Poète, vos papiers ») et tu t'es mis à en écrire de nouveaux. Prophétiques. Visionnaires. Convulsionnaires : « Le Chien », « Il n'y a plus rien », « Et Basta ».

Poète majuscule, tu devenais l'immense provocateur. Après la révolte, tu m'apprenais la liberté. Et, mine de rien, tu fomentais la seule vraie et profonde révolution qu'ai connue la chanson française (Nougaro, Higelin, Lavilliers, Jonasz, et même Souchon sont plus ou moins tes disciples. Mais si, Messie).

« Écoute, écoute, dans le silence de la mer, il y a comme un balancement maudit qui vous met le cœur à l'heure ». La grande horloge cosmique a parfois de ces caprices... En 68, justement, ton cœur à toi s'était mis à battre la chamade. « Que

sont mes amis devenus... ». Rutebeuf prenait pour toi une dimension singulière. Madeleine était partie, Pépée avait les yeux de la mort. Pour toi, la grande remise en cause était liée à l'ère des ruptures. Alors, t'as foutu le camp. Seul. Disponible, comme à certaines heures pâles de la nuit. Vers une

autre galaxie. « Je suis d'un autre pays que le vôtre, d'un autre quartier, d'une autre solitude ». Pas forcément.

Même après le départ de Popaul et Maurice, on restait quelques-uns sur la route. Solidement plantés dans l'anonymat de la ringardise : The Big Vieux Tex, Fifi-la-Plume et Bob-le-Moraliste. Et puis, quand même, quand tu léchais tes plaies et que ton stylo pleurait un sang d'encre, t'avais bien encore tes frangins de l'imaginaire pour te donner la main. Renoir, malgré ses doigts crochus de rhumatismes, Ludwig, devenu sourd-dingue, Ravel et sa tumeur, Vincent et son oreille coupée, et tous les crucifiés de la mouise et de la malédiction : Bartok, Rutebeuf, Villon, Rimbaud, Verlaine...

« C'est à ces moments-là que je perds ma folie et que je reste seul avec mes yeux de fou ». Voire.

(Suite en page II)



# Léo Ferré à Vaulx-en-Velin

(Suite de la page 1)

Tes métamorphoses, je les ai suivies de près, bien sûr. D'un rendez-vous à l'autre, j'étais jamais vraiment dépay-sé. Même quand t'es venu à Lyon dans le ventre du Palais des Sports avec « toute la musique » dans ta musette. Je sais bien qu'en fait, la zizique, c'est ce qui a toujours vraiment compté pour toi (jusqu'à la « dodécacophonique », bien sûr). Bach, Beethoven, Ravel et Debussy surtout. Diriger un orchestre, tu en rêvais depuis toujours. Tout gosse, sur les remparts de Monaco, tu t'in-ventais déjà des philarmoni-ques. Ce soir-là, la sono cra-

chait dur mais c'était sacrément chouette.

Et puis enfin, le jour de gloire est arrivé. On s'est causé. Une heure. Inoubliable pour le groupie. C'était à l'Hôtel des artistes, à l'heure formidable-

ment tardive du café-crème. J'étais comme devant Dieu le Père, mort de trac. Mais Ferré-la-grogne, Ferré-la-gueule c'est la fausse légende. Pas de cinoche. Une bavette entre potes. T'as raconté des tas de trucs et notamment comment « Le Chien » était sorti de ta tête et comment Maurice Frot s'était mis à chialer quand t'avais commencé à lui lire au piano. Tout n'était pas « historique ».

N'empêche, j'en ai tiré trois cents lignes. Cinglé.

Et voilà. Faute de mieux, je te laisse ça comme une chan-son douce. J'suis pas fâché de te savoir peinar, en Toscane, entouré de tes mômes aux bouillies d'angelots. Même si la sérénité que tu as su te réinven-ter là-bas — près des aman-diers et avec, tous les jours, des montagnes de spaghettis « al dente » — n'est pas l'état d'esprit le plus « rentable » pour la création qui — comme chacun sait — doit se nourrir d'affres et de tourments. Ton bateau ivre a bien le droit d'accoster. Le voyage était superbe. Thank you, Léo.

Samedi soir, avec quelques copains on sera à Vaulx-en-Velin. Les feuilles et les quin-quets bien ouverts, et ça sera sûrement épatant — comme on disait au temps du Tango.

Alors chante Léo, chante, hurle au vent, et quand t'en aura marre, chante en encore une. Rien qu'une. La dernière. Pour la route !

**Robert Belleret**

**Samedi 29, 21 heures, ENTPE - Vaulx-en-Velin**

**N.D.L.R. :** Cet article-confes-sion avait déjà été publié en juin 79 dans le « Progrès-Soir ». Nous pensons qu'il reste d'ac-tualité.

